

TRAFIC DE MOTS EN BANLIEUE : DU « NIQUE TA MÈRE » AU « PLAÎT-IL ? »

Azouz BEGAG (*)

Parler de la langue des banlieues expose les chercheurs et journalistes à des risques de généralisation et de caractérisation abusives et de position idéologique.

L'utilisation de ce code linguistique relève d'une volonté d'affirmer une identité groupale (le parler des « mecs ») ou de choix individuels (face à la langue de l'école).

Au total, la langue des banlieues apparaît plus comme un élément supplémentaire de stigmatisation et un facteur d'enfermement que comme une marque de créativité.

Depuis plusieurs années déjà, journalistes et chercheurs ont révélé, examiné et exposé un nouveau phénomène socio-urbain, le *langage des banlieues*, ou la *langue des banlieues* (on pourrait également dire le *parler des zonards*, pour reprendre une expression courante chez les jeunes). En tant qu'ancien habitant d'un quartier d'habitat social de Lyon, issu de l'immigration maghrébine, écrivain et chercheur, je suis régulièrement sollicité pour apporter ma contribution à ce débat qui soulève, au fond, la question des transformations de la tradition française d'intégration à l'épreuve du temps. Le parler des jeunes des banlieues, médiatisé par le théâtre populaire (Smaïn), la télévision (« les Guignols de l'info »), la radio ou les caricatures de Plantu, est-il le symptôme d'une société française en état de fragmentation avancée ?

(*) Chercheur au CNRS (Maison Rhône-Alpes des sciences de l'homme), écrivain.

L'école, socle de la formation du citoyen français, n'aurait-elle plus la capacité d'assurer sa mission d'apprentissage des codes minimaux de la communication sociale et devrait-on alors regretter le terrain conquis par l'inculture et son cortège de violences qui gagnent une partie de la population urbaine la plus défavorisée? Ou bien, a contrario, y aurait-il matière à se réjouir d'un caractère inventif et/ou subversif de la langue des banlieues (régénérescence du français)?

Avant d'engager plus avant le débat, une remarque préliminaire mérite d'être faite : j'ai le sentiment que l'histoire des jeunes des cités s'écrit souvent à l'extérieur des cités et aux dépens de leurs habitants, les jeunes en particulier. Il y a une espèce d'usurpation de l'existence des autres, de leur originalité, de leur spontanéité, leur vulnérabilité, qui est gênante, et je voudrais citer en exemple la lecture du roman *Lila dit ça* (1), paru au printemps 1996, sous la signature d'un certain Chimo, dont on ne saurait pas s'il est locataire d'une HLM en banlieue parisienne ou directeur d'une maison d'édition boulevard Saint-Germain. Le lieu du roman n'est pas choisi au hasard : Lila en question habite dans une cité « hostile » (*l'amour au milieu de la désolation*) et l'éditeur s'évertue à en faire un atout exotique pour évoquer en quatrième de couverture « *ce livre naïf et sophistiqué, cette fleur poussée sur le béton des cités* ». On peut parier que l'auteur n'est pas un enfant des banlieues, un *inconnu surdoué*. En extrapolant, on peut même remarquer que ce ne sont jamais les jeunes des cités eux-mêmes qui sont à la base de la biographie de leur quartier, de la médiatisation de leur vie sociale (le film de Malik Chibane « *Hexagone* », sorti en 1994, est l'un des rares exemples au cinéma). C'est en effet toujours nous (je m'inclus dans le groupe), chercheurs de l'extérieur, journalistes, qui, à l'occasion de reportages, d'enquêtes, d'observation sur le terrain, nous nourrissons des particularismes repérés dans les cités, des phénomènes qui paraissent novateurs et dont nous allons enrichir notre compréhension personnelle du monde. Rarement, à l'issue de nos investigations journalistiques ou scientifiques de terrain, la réalité sociale, souvent difficile, à laquelle nous aurons été confrontés sera transformée. De ce constat, il est nécessaire de tirer une attitude prudente qui devrait contenir l'enthousiasme de certains commentateurs qui décèlent dans ce qu'on appelle la « *langue des banlieues* » une source d'enrichissement de la langue française. L'existence de ce « parler » reflète, à mon sens, un élément de stigmatisation supplémentaire pour les jeunes qui sont déjà pénalisés par l'*adresse* de leur cité et/ou leur faciès.

Clichés et fausses pistes

Trois écueils importants méritent d'être contournés avant d'engager le débat proprement dit sur la « *langue des banlieues* ».

— Les *risques de généralisation et de caricature*. À ce titre, il faut dire et redire les différences qui opposent par exemple les cités de la banlieue parisienne et celles de province, lyonnaise, marseillaise ou strasbourgeoise. Ainsi, certains mots ont une validité dans un territoire et pas dans un autre, au premier rang desquels il faut mettre *Beur* ou *Rebeu*. Autant dans les banlieues parisiennes il est devenu un mot commun, autant autour de Lyon, il est rejeté comme une forme de *parisienisme* caricatural. On peut dire en revanche que des expressions comme « *je jure sur la vie de ma mère que c'est vrai!* » ont une validité nationale auprès de la majorité des jeunes des cités, qu'ils soient d'origine africaine ou indigène. Ces considérations impliquent qu'il faut manipuler avec précaution les expressions telles que « *jeunes des banlieues* » ou « *langue des banlieues* » qui pourraient conduire à des amalgames trompeurs. En revanche, ce que l'on peut confirmer, c'est l'existence d'un esprit « périphérique » qui se définit, via la médiatisation du phénomène banlieue, en référence, souvent réactive, à la société centrale, au centre-ville, au pouvoir central, à l'autorité.

— Le risque de *caractérisation abusive*. Au premier écueil qui vient d'être évoqué, il faut en associer un autre, qui lui est directement lié. Les mots que l'on entend aujourd'hui dans le parler des jeunes de banlieue sont-ils spécifiques à cette population, à leur situation sociale, géographique ? Ou bien renvoient-ils de manière plus générale à d'autres populations, d'autres situations temporelles, sociales et géographiques ? En faisant explicitement référence à l'argot populaire des années soixante ou à la langue des Gitans, qui est si souvent présente dans les expressions de jeunes de banlieues, j'essaie de décentrer la problématique et je m'interroge sur les modalités d'adoption, d'usage et de détournement d'une langue nationale par des individus ou des groupes appartenant à une minorité ethnique, par exemple. À cet égard, il est tout à fait étonnant de remarquer les très nombreux emprunts des mots de banlieue à la langue des Gitans : c'est le cas de ceux qui se terminent par « *ave* » comme *chourave* (voler), *marave* (se battre), *dicave* (regarder), *nachave* (s'en aller), *balnave* (mentir)... Il est utile de connaître ces dérives sémantiques pour comprendre par exemple l'expression « *arrête de m'balnave!* » que m'a servi un jour un jeune dans un bar, alors qu'il était en état d'ivresse. Il voulait me dire « *cesse*

de me prendre pour un idiot avec tes sornettes! ».

— Le risque de *positivation idéologique*. À côté de ces deux écueils, il convient d'évoquer un présupposé idéologique sur lequel mon argumentation se fonde. Il se bâtit contre ce que je nomme la *positivation idéologique* de ce « *parler de banlieue* » que des analystes voudraient présenter comme la marque d'un dynamisme, d'une créativité reconfortante des jeunes des quartiers populaires. Sur le plan de la langue, je ne le pense pas. Au contraire, le constat que je fais après de nombreux ateliers d'écriture dans les cités, des rencontres littéraires dans les collèges depuis une dizaine d'années, est celui d'un appauvrissement considérable de la maîtrise des codes sociaux de la communication, qui emprisonne un peu plus les jeunes d'origine modeste dans l'exclusion sociale et territoriale.

Je distinguerai deux chapitres dans le débat sur le « *parler des banlieues* » :

— le premier traite des aspects psycho-sociologiques, en situant la problématique au niveau du groupe (jeunes des cités);

— le second se focalise sur l'individu.

Aspects psycho-sociologiques

Espace de confusion

Les risques de caricature, de généralisation et de caractérisation abusive étant signalés, on ne peut pas nier que, dans les quartiers périphériques où les jeunes d'origine maghrébine et africaine constituent une bonne partie de la population, les codes linguistiques présentent forcément quelques particularismes par rapport à ceux en vigueur au centre. L'origine maghrébine ou africaine des jeunes les conduit souvent à s'exprimer à la maison avec leurs parents dans une langue maternelle différente du français et, partant de là, à déformer, reformer, jouer avec la langue officielle apprise à l'école (2). Or, lorsqu'on puise son langage parlé dans deux registres linguistiques différents, mais qu'on n'en maîtrise aucun suffisamment, des confusions apparaissent inéluctablement. C'est peut-être dans cette zone d'interférence que se nourrit le « *parler des banlieues* », zone de confusion qui est aussi un espace de malaise et de brouillage.

Le parler des « *mecs* »

L'usage de codes linguistiques internes est également influencé par

l'identité groupale, territoriale, de périphérie, des jeunes. Comme ils ont de plus en plus souvent tendance à se retrouver entre *semblables*, entre jeunes issus de l'immigration maghrébine, dans leur mobilité comme dans leur immobilité, ils adoptent un langage de frontière entre le français et l'arabe dialectal (le mot *honte*, par exemple, est devenu dans leur langage courant la *rchouma*, ou la *rachème*; ou bien l'expression *dis oualla!* qui signifie *jure-le par Allah!*) qui les situe de fait dans l'entre-deux, ni ici ni là, ni d'ici ni de là (3).

Leur histoire partagée, leur même identité micro-territoriale a fait naître entre eux un besoin et une pratique de distinction sociale, par les attributs vestimentaires, mais aussi par la langue : le plaisir de maltraiter le français officiel appris à l'école (lieu du pliage à la norme), celui, policé, des adultes, mais aussi celui de la société des maîtres, signifie également la revendication de l'exclusion à travers un langage hermétique à ceux qui sont étrangers au groupe. C'est l'inversion d'un rapport de force sur le savoir (nous avons quelque chose entre nous auquel vous ne pourrez pas accéder!), en même temps qu'une tentative de déplacer l'indigène, le Français de souche, dans le statut d'étranger, dans le rôle de l'Autre, le pas comme nous. C'est surtout par rapport à la police que ce sentiment et cette attitude sont le plus manifestes.

Dans ce contexte, l'utilisation par un membre du groupe d'expressions ou de formes langagières appartenant à la société centrale (l'école, le centre-ville, les « livres ») (4), équivaut à un signe de soumission à la société aliénante. De cette idée est née l'expression *il parle comme un pédé* courante dans ce milieu, qui établit une analogie entre les codes du parler et ceux de la sexualité (*il se fait mettre, il est possédé*). Parler avec des « manières », en utilisant des mots de trop bonne tenue, des mots jugés déplacés par rapport à l'endroit où l'on est (le quartier pourri), se dit en opposition à la pratique qui consisterait à s'exprimer *sans aucune manière*, c'est-à-dire sur un ton anarchique, vulgaire, violent, naturel, brut. Comme si dans un territoire où vit une population exclue, ou qui a le sentiment de l'être, la façon dont on parle doit afficher une culture d'opposition de principe, une émancipation (5) sur le registre de la rébellion aux codes.

D'un point de vue psycho-sociologique, le « parler comme un pédé » ou « avec des manières » prête à rire, comme s'il offusquait la « virilité » ambiante. On l'utilisera volontiers quand on veut caricaturer

quelqu'un de « maniéré », en lui collant, sur un ton ironique, des expressions telles que « *plaît-il ?* » ou « *qu'ouïs-je ?* ». En classe, comme dans son quartier, le jeune a tout intérêt à se tenir à distance d'une trop bonne maîtrise et bon usage de ces codes institutionnels, pour ne pas être marginalisé dans son propre groupe.

Telles sont les ouvertures dans le champ psycho-sociologique que suscite l'usage d'une « *langue des banlieues* ». Elles mettent en scène un individu en interaction permanente avec son groupe d'appartenance, d'où il puise certaines de ses valeurs identitaires.

Aspects psychologiques

Sur le plan collectif, le « *parler de banlieue* » donne des indications sur le *positionnement du groupe*, quand il n'est plus dans un cadre institutionnel établi dans la société. On ne parle pas, lorsqu'on est ensemble dans le quartier, de la même manière que lorsqu'on est en classe, par exemple. Ce qui montre déjà la difficulté dans laquelle va se trouver un individu qui va choisir, en classe par exemple, de jouer le jeu de l'apprentissage normal de la langue et des autres codes de l'Éducation nationale. Tôt ou tard, il devra choisir entre son appartenance au groupe (ses copains de quartier, ses « cousins »), et son avenir personnel, en tant qu'individu. Ainsi, beaucoup d'enseignants de collègues situés dans des quartiers sensibles pourraient confirmer ce constat : dans une classe de troisième ou de quatrième, l'élève qui voudrait poser une question sait à l'avance qu'il va prêter le flanc aux railleries et aux quolibets d'une partie des autres élèves, qui vont lui crier « *la honte ! la honte !* », a fortiori s'il utilise un français classique et bien traité. C'est le principe d'auto-neutralisation.

Ce principe pourrait expliquer en partie pourquoi on remarque si souvent des élèves adolescents qui, pris individuellement, parlent vite, en broyant les mots avant leur sortie, de peur d'être compris, d'être pris en considération personnellement, d'être détachés de leur groupe, isolés. À cet égard, l'engouement pour la musique rap est tout à fait illustratif. Le rythme musical, le très fort débit des mots (parlés ou chantés), priment par rapport au contenu, au sens de ce qui est dit. De même, il est intéressant de remarquer comment l'articulation des mots est sacrifiée, remplacée en partie par un langage du corps (là encore, il faut avoir à l'esprit les images des chanteurs du groupe rap NTM lorsqu'ils chan-

tent « *mais qu'est-ce qu'on attend pour mettre le feu ?* »). Il m'arrive fréquemment, pour mettre en valeur cette tyrannie du rythme et du débit dans la musique rap, de chanter lors des visites dans les classes, une chanson de Jacques Brel, « *Je vous ai apporté des bonbons* », un bel exemple d'articulation des mots, de leur lisibilité, de leur force.

Conclusion

La « *langue des banlieues* » est sans doute à mettre en résonance avec la société du Quick Burger dans laquelle elle est apparue. Elle témoigne d'un appauvrissement de la maîtrise des codes de la communication en milieu urbain et dans les catégories sociales les plus défavorisées plus particulièrement. À mon sens, elle est aussi le symbole du repli et de l'effacement de l'individu, de sa personnalité, au profit d'une soumission de facilité aux standards défensifs d'un groupe minoritaire.

Bien entendu, les conséquences sont préjudiciables à l'émancipation de l'individu, autant vis-à-vis de sa communauté que de son territoire. En effet, à la première occasion qui s'offrira au jeune d'« *aller en ville* », de quitter sa réserve, son groupe familial, pour aller se présenter à une embauche par exemple, seul, face à un employeur qui va le juger par rapport à des signes extérieurs — les gestes, la tenue vestimentaire, la coupe de cheveux, l'état de la dentition, des ongles, la maîtrise de la langue —, les risques d'échec sont majeurs. L'accent et les mots de *zonard* pourront constituer un élément disqualifiant pour le candidat. Ils signeront définitivement son adresse (déjà stigmatisée). À l'inverse, le jeune qui montrera ses capacités à acquérir les codes standards de la société, celui qui sera capable de ne pas laisser paraître, grâce à une bonne maîtrise du français, son origine (les marques de sa spécificité culturelle) aura plus de chance d'être intégré qu'un autre. Un usage déformé du français parlé visibilise l'individu à ses dépens.

Dès lors, la « *langue des banlieues* », parfois identifiée comme un indice d'inventivité, de libération, me paraît plutôt constituer un phénomène circonstancié, territorialement et socialement, et incapable d'évolution. Ce que je dis aux jeunes des quartiers que je rencontre dans mes tournées littéraires, c'est que la meilleure façon de se défendre dans une société où on n'a pas trouvé sa place consiste à acquérir les règles du jeu social et de les utiliser pour une « promotion en interne ». Parmi

ces codes, la langue est le plus précieux. J'explique ainsi que si, un jour, ils sont interpellés d'une manière offensante par un policier qui leur dirait « *donne-moi tes papiers!* », la plus percutante des répliques ne serait-elle pas « *plâît-il?* ». À chaque fois que je fais cette démonstration devant des jeunes des cités, réfractaires à l'idée de l'apprentissage du français, ils mesurent pleinement la fonction d'utilité sociale que revêt cet apprentissage lorsqu'il devient une arme de défense.

Azouz BEGAG

Notes

(1) Plon, 1996.

(2) Moi, enfant, je savais dire certains mots seulement en arabe et pas en français, par exemple *gant de toilette*; je me souviens d'une anecdote qui m'était arrivée en classe de CE 2 ou CM 1 : le maître avait demandé avec quoi on devait se frotter quand on se lavait et j'avais répondu avec « *une kaïssa* » (un gant, en arabe dialectal algérien) et ma réponse avait beaucoup fait rire les élèves.

(3) De la même manière, il faut remarquer que, lorsqu'ils se serrent la main pour se dire bonjour, ils portent la main sur le cœur comme le font traditionnellement les musulmans.

(4) « *Il parle comme un livre...* »

(5) On pourrait faire des analogies avec la politique d'arabisation menée en Algérie par exemple, contre l'utilisation du français, langue du colonisateur.